

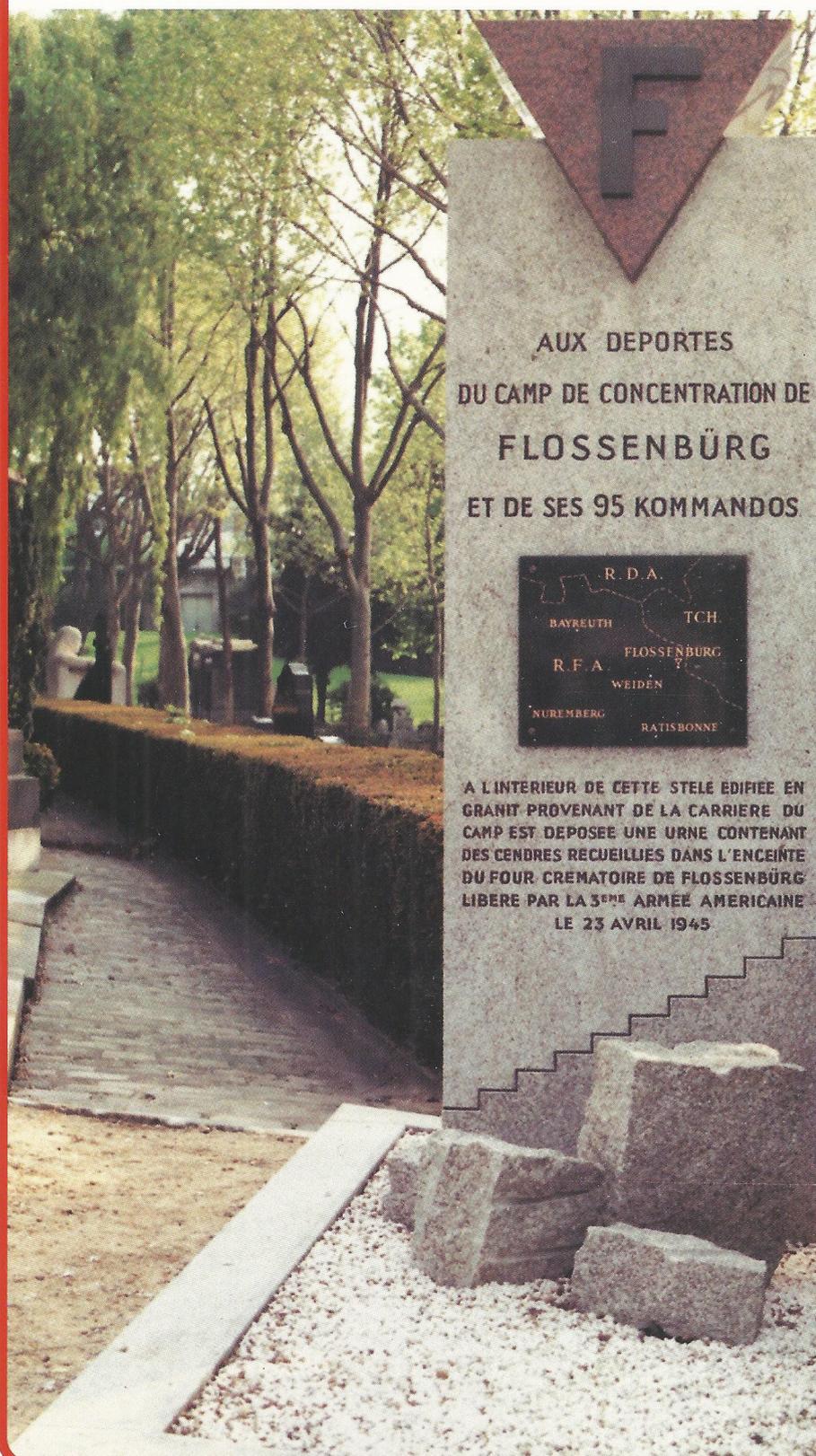
LE CAMP DE CONCENTRATION DE **FLOSSENBÜRG**

ET KOMMANDOS

INAUGURATION
DU
MONUMENT
ÉLEVÉ
A LA
MÉMOIRE
DE SES
DISPARUS

PARIS
CIMETIÈRE
DU
PÈRE LACHAISE
8 OCTOBRE
1988

MESSAGE
N° 33
1989
(N° spécial)





Médaille frappée par la Monnaie de Paris
à l'occasion
de l'inauguration de la stèle

La décision d'élever une stèle au Cimetière du Père Lachaise fut prise sur la suggestion de Jean Kuntz lors de l'Assemblée Générale de l'Association qui s'est tenue en 1986 à Saint-Flour. Elle s'inscrivait dans la logique et la continuité de l'action menée par notre Association depuis sa création : culte du souvenir, hommage rendu à nos camarades morts en déportation. Ce monument doit rappeler à tous ce que fut la déportation et, en particulier, l'existence du Camp de Flossenbürg, ignorée de beaucoup, malgré son importance, peut-être parce qu'il fut l'un des derniers à être libéré.

Initiée par Madame Péchiney, sa réalisation et l'organisation de la cérémonie d'inauguration fut prise en charge avec énergie et beaucoup d'efficacité par notre secrétaire général Robert Deneri. Il fut spécialement aidé dans cette lourde tâche, très complexe, par François Perrot, Louis Martin, Aimé Meis et Yvonne Couture.

Je souhaite que cette édition « spéciale » de Message soit l'occasion de rappeler la masse de documents qui ont été nécessaires à la réalisation de cette opération et, plus généralement, l'obscur travail de ceux du Comité qui participent à la vie de tous les jours de l'Association : administration, organisation et prise en charge du pèlerinage et des Assemblées Générales, qu'ils trouvent dans ces quelques lignes le témoignage de notre reconnaissance.

Henri LEROGNON

Président de l'Association de Flossenbürg et Kommandos

Le camp de concentration de FLOSSENBÜRG fut l'un des nombreux camps de la mort créés par Hitler, Himmler, la Gestapo et les SS, d'abord sur le territoire du III^e Reich, puis dans les pays annexés ou occupés, au cours des douze années que dura l'éphémère et cruel pouvoir nazi.

S'il n'est pas l'un des plus connus, il fut l'un des plus meurtriers.

Situé en Bavière (Haut-Palatinat/Opf.), adossé à la frontière tchécoslovaque, le camp principal a donné naissance à de nombreux kommandos, essaimés à travers la Bavière, la Bohême, la Saxe, la Silésie. Il y en eut plus de quatre-vingt-dix, constituant un sinistre réseau, rayonnant comme une toile d'araignée à partir de Flossenbürg.

Officiellement, 89 970 déportés, hommes et femmes, ont été immatriculés au camp ; 73 926 d'entre eux y ont laissé leur vie, dont 4 771 Français.

Les survivants français et les familles de disparus, regroupés dans l'Association des Déportés de Flossenbürg et Kommandos, ont tenu à laisser aux générations futures un témoignage durable du sacrifice de leurs morts, en élevant une stèle à leur mémoire au Cimetière du Père Lachaise à Paris.

Cette plaquette-souvenir, après avoir rappelé brièvement l'origine des camps de concentration hitlériens, décrit le camp de Flossenbürg de sa création en 1938 à sa fin en 1945, relate le déroulement des cérémonies d'inauguration du monument, le 8 octobre 1988, donne le texte des allocutions prononcées à cette occasion ainsi que la liste des kommandos.

Elle a été établie par le Comité de rédaction de « MESSAGE », bulletin de l'Association, dont elle constitue un numéro spécial.

Pourquoi les camps de la mort ?

Après son effondrement militaire, économique et social, consécutif à la Première Guerre mondiale, et malgré la tentative démocratique de la République de Weimar, l'Allemagne, dans les années 1930, est à la dérive.

Parvenu au pouvoir en 1933, Adolf HITLER applique la politique qu'il avait exposée dans « Mein Kampf », fondée sur le parti unique et ses prolongements les plus durs : SA, Gestapo, SS. Ceux-ci procèdent à l'intimidation des hésitants et

à l'élimination des opposants. A cet effet, des camps de concentration sont ouverts dès 1933, l'un dans le sud de l'Allemagne : Dachau, l'autre dans le nord : Oranienburg-Sachsenhausen. Ils furent suivis de nombreux autres : Buchenwald, Ravensbrück...

Une fois la population mise au pas, la politique d'annexions se développe et conduit à créer, en 1938, Flossenbürg à l'intention principalement des Tchécoslovaques, et Mauthausen pour les Autrichiens.

Après la victoire de 1940 sur la France et la Pologne, de nouveaux camps sont créés : le Struthof dans l'Alsace annexée et la sinistre nébuleuse d'Auschwitz en Pologne. Le but est d'éliminer les

opposants, ainsi que les races dites inférieures, soit lentement par les travaux forcés, soit rapidement par les chambres à gaz.

Le camp de Flossenbürg

Situé dans une petite vallée forestière au nord-est de la Bavière, il est dominé par les ruines d'un château médiéval, près du village du même nom. Dans cette région montagneuse, l'existence d'une carrière de granit a été déterminante dans le choix de l'implantation du camp.

Celui-ci, entouré d'un double réseau de barbelés dont l'un est électrifié, et surveillé du haut de miradors en granit, est séparé en deux parties : d'un côté les SS, de l'autre les détenus. Les baraques, où sont entassés ces derniers, s'étagent sur les pentes, tandis que la place d'appel se trouve au centre, au fond de la cuvette. Un immense escalier de granit monte vers la crête. Les survivants conservent le souvenir des interminables appels sur la place et de l'escalade des hautes marches, où tant de camarades épuisés ont laissé leur vie.

L'effectif des détenus augmente rapidement ; ils viennent de tous les pays occupés.

A partir de 1943, arrivent des milliers de Français.

Des kommandos extérieurs sont créés ; à la fin de la guerre, on en compte plus de quatre-vingt-dix. Plusieurs sont réservés aux femmes. On y travaille dans des carrières ou dans des usines souterraines ou non. Les brimades, les coups, la faim, la maladie, épuisent les détenus.

A la mort lente s'ajoutent les exécutions sommaires, les pendaisons. Parmi les pendus figurent des conjurés du complot du 20 juillet 1944, notamment l'Amiral Canaris, chef de l'Abwehr. Le nombre des détenus et celui des morts augmente encore dans les derniers mois de la guerre. Dans le camp principal, on a dénombré 300 morts par jour en février 1945. Le four crématoire ne suffit plus, on brûle des monceaux de cadavres après les avoir arrosés d'essence dans d'immenses fosses creusées à la hâte.

La fin

En mars et avril 1945, l'avance des armées alliées jette le trouble dans le système concentrationnaire. Le chaos s'installe.

Himmler donne l'ordre de détruire et d'effacer toutes traces des forfaits nazis. Des colonnes de déportés affluent, en provenance des kommandos extérieurs ou d'autres camps, le plus souvent à pied, dans des conditions tragiques. Le camp, conçu pour 4 000 hommes, en absorbe 25 000.

Après un simulacre de reddition, qui voit des drapeaux blancs hissés sur le camp, 15 000 hommes sont jetés sur les routes allant vers le sud, vers le « réduit alpin », sans ravitaillement, sous les intempéries. Ces « marches de la mort » se déroulent dans des conditions horribles. Les traînants sont abattus sans pitié.

Le 23 avril au matin, ce qui reste des colonnes est délivré dans la région de Cham (au nord-est de Ratisbonne), par des éléments précurseurs de la 11^e Division blindée de la 3^e Armée américaine commandée par le Général Patton. Le même jour, le 358^e Régiment de la 90^e Division d'Infanterie libérait le camp.

L'évacuation du seul camp central a coûté au moins 7 000 morts. Celle des kommandos fut aussi meurtrière. Certaines colonnes furent libérées, plus à l'est, soit par l'Armée rouge, soit par des partisans tchèques.

A partir de 1957 commence l'exhumation des corps ensevelis le long des routes. 5 451 d'entre eux, de toutes nationalités, reposent dans la nécropole aménagée dans l'ancien camp de Flossenbürg.

NE PAS TÉMOIGNER SERAIT TRAHIR

Devise du Musée de la Résistance et de la Déportation - Besançon

Cérémonies du 8 octobre 1988 à Paris

La journée d'inauguration commence par un service religieux œcuménique en l'Église Saint-Roch, dont une chapelle est dédiée à la mémoire des Déportés disparus.

L'urne, contenant des cendres rapportées du four crématoire du camp, placée sur l'autel, contribue au recueillement de la nombreuses assistance.

L'office est célébré par le Père Paul BESCHET, ancien de Flossenbürg, et l'homélie prononcée par un aumônier militaire protestant, le Pasteur DUTREUIL.

L'émotion est à son comble lorsque Hubert HOPPENOT, fils d'un déporté disparu à Flossenbürg, rappelle dans un vibrant hommage et en des termes d'une haute élévation de pensée, la signification de l'engagement des Résistants, la grandeur du sacrifice des Déportés.

Après cette introduction spirituelle à la Journée du Souvenir, à laquelle ont assisté, fraternellement unis, « ceux qui croyaient au Ciel et ceux qui n'y croyaient pas », les participants se rendent au Cimetière du Père Lachaise.

Dès l'entrée, le cortège se forme, précédé par le drapeau de l'Association, porté par Jean-Jacques BARRACHIN, dont le père est décédé à Flossenbürg, et par l'urne, portée par Madeleine MALLET et Louis MARTIN.

Il se dirige à pied vers le monument, encore recouvert d'un voile tricolore.

Les nombreux drapeaux forment une haie frissonnante où les trois couleurs belges se mêlent aux nôtres. L'association belge des anciens de Flossenbürg est en effet présente, ainsi qu'une délégation du Conseil municipal de Flossenbürg, conduite par son Maire.

Face au monument, un détachement du 1^{er} Régiment du Train rend les honneurs.

Jean MATTEOLI, ancien déporté à Neuenamme, ancien Ministre, Président du Conseil Économique et Social et Président de la Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants, reçoit les personnalités :

M. André MÉRIC, Secrétaire d'État chargé des Anciens Combattants et Victimes de Guerre, M. Olivier PHILIP, Préfet de la Région Ile-de-France, M. Manuel DIAZ, Adjoint au Maire de Paris, représentant M. Jacques CHIRAC, le Général d'Armée NAVEREAU, Gouverneur Militaire de Paris, le Colonel JOHNSTON, Attaché Militaire auprès de l'Ambassade des États-Unis, représentant la 3^e Armée US du Général Patton, libératrice de Flossenbürg, le Préfet Louis AMADE, adjoint du Préfet de Police, le Préfet Marcel BLANC, ancien déporté à Buchenwald, Président de l'Office Na-

tional des Anciens Combattants et de nombreuses autres personnalités civiles et militaires et du monde combattant.

C'est alors qu'Henri LEROGNON, Président de l'Association, retrace l'histoire du camp et de ses kommandos.

Puis, après que M. Manuel DIAZ ait apporté le salut de M. Jacques CHIRAC, au nom de la Ville de Paris, Jean MATTEOLI rappelle en des termes d'une vérité implacable ce que furent la vie et la mort des déportés dans les camps de concentration. Enfin, au nom du Gouvernement, le Secrétaire d'État rend hommage au sacrifice de nos morts.

La Musique de la Gendarmerie Mobile ouvre le ban et la stèle est dévoilée par MM. Jean MATTEOLI et André MÉRIC. Le bloc de granit gris, provenant de Flossenbürg, apparaît dans sa simplicité et sa grandeur, rappelant à bien des présents les épreuves endurées à la carrière.

Jacques GUÉRIN, ancien du camp, prêtre orthodoxe, bénit alors, au nom des différents cultes, l'urne. Celle-ci est ensuite placée dans la niche aménagée au cœur de la stèle, par Madeleine MALLET et Louis MARTIN, anciens du camp, et le jeune Jean BARRACHIN, dont le grand-père n'est pas revenu de Flossenbürg.

Après le dépôt des gerbes, retentit la sonnerie aux Morts, qui donne le signal de la minute de silence. Puis la Musique de la Gendarmerie interprète « La Marseillaise », suivie du « Chant des Marais ». Les Autorités se retirent et une plaque de granit est scellée, enfermant définitivement l'urne dans sa niche, pendant que la Musique joue « Le Chant des Partisans ». Sur la plaque est figuré l'emplacement géographique du camp, tandis qu'au pied de la stèle quelques blocs de granit évoquent le rude labeur des déportés et que quelques traits symbolisent les marches douloureuses du grand escalier. Le tout est surmonté d'un grand triangle en granit rouge frappé de la lettre F en granit noir.

Une émotion plus ou moins bien contenue a étreint tous les participants depuis le début de la matinée.

L'atmosphère se détend quelque peu lorsque le cortège se reforme en direction de la Mairie du XX^e arrondissement toute proche, où le Maire, M. Didier BARIANI, reçoit ses invités.

Après un déjeuner fraternel à la Caserne de Reuilly, le pèlerinage du souvenir reprend à la Crypte de la Déportation de l'île de la Cité, d'abord, dont la rude sobriété émeut et où le drapeau de l'Association est porté par Aimé MEIS, tandis que

Michel CLISSON, Vice-Président, Denise MOREL et Jean KUNTZ déposent une gerbe, puis à l'Arc de Triomphe où, en l'absence du Président, la Flamme est ravivée par Pierre EUDES, Vice-Président de l'Association et une gerbe déposée par Madeleine MALLET et Pierre VOLMER.

* *
*

Les anciens du camp de concentration de Flossenbürg et de ses kommandos, ainsi que les familles, conserveront le souvenir de cette journée d'automne grise et ventée, au cours de laquelle ils ont rendu hommage à leurs morts. Ils lèguent aux générations futures ce monument élevé, à côté de ceux des autres camps, à la mémoire des défenseurs de la liberté de la Patrie, victimes de la barbarie nazie.

Puisse-t-il demeurer à la fois comme un témoignage et comme un message !

De nombreuses personnes et de nombreux organismes ont permis l'érection de la stèle et ont contribué au succès de son inauguration ; que toutes et tous en soient ici remerciés.

Une énumération complète de toutes les bonnes volontés est impossible. Mais une mention particulière doit être faite de la Ville de Paris qui a offert le terrain, de MM. MANONVILLER et SOTTILE, qui ont été les architectes, de la Municipalité et de l'entreprise de la carrière de Flossenbürg, qui ont offert le granit, de l'Armée française qui en a assuré le transport.

Nos remerciements vont également à la Mairie du XX^e arrondissement, à l'Armée, aux Motards de la Préfecture de Police pour leur rôle dans les cérémonies du 8 octobre.

L'HOMMAGE DE HUBERT HOPPENOT EN L'ÉGLISE SAINT-ROCH

Quand tout était perdu,
Quand ceux, comme il est écrit dans l'Histoire, qui avaient la mission de tenir l'épée de la France, l'avaient laissé tomber, brisée,

Quand, au service de la plus effroyable dictature, la plus puissante armée du monde déferlait sur l'Europe, sans que personne ne pût l'arrêter, hormis la mer,

Quand, même l'espoir, ce dernier instinct de la vie, ne résistait plus à aucun raisonnement de l'esprit,
Quand l'idée, citons encore l'Histoire, qu'un jour des forces supérieures en nombre nous redonneraient la victoire par 5 000 chars et 5 000 avions, n'était au fond qu'un acte de foi totalement gratuit,

Quand les raisonnables choisissaient de durer,
Quand les opportunistes choisissaient de se résigner,
Quand les lâches choisissaient de livrer les braves,
Quand vous faisiez vos premiers pas, sur les sentiers de la clandestinité, à une époque où tous les risques étaient à votre seule charge,

Quand vous étiez trahis,
Quand vous étiez dénoncés,
Quand vous étiez arrêtés,
Quand vous étiez torturés,
Quand vous étiez jetés dans des cachots sordides,
Quand vous étiez parqués dans des camps de triage,
Quand vous étiez entassés dans des wagons plombés pour être déportés, ce qui veut dire épuisés, annihilés, avilis, détruits, au point que sur vos pauvres visages décharnés, tout au fond de leurs orbites, dans vos grands yeux hallucinés, il n'y avait plus la moindre petite lueur d'humanité,

Quand vous avez compris, là-bas derrière les barbelés et les miradors, que vous n'étiez plus rien, que jamais personne au monde ne pourrait plus rien pour vous et cela vos bourreaux avaient voulu que vous le sachiez, pour mieux vous désespérer,

Et vous, les miraculés, quand vous débarquiez au Lutetia et que là non plus, malgré toutes les bonnes volontés, personne ne pouvait plus rien pour vous ; parce qu'ayant été jetés tous vivants dans l'enfer, vous étiez des écorchés, des inadaptés devant la vie qui devait reprendre avec son contingent de médiocrités et d'oubli, de cet oubli qui vous aurait sauvé, mais qui n'était pas possible pour vous, en mémoire de ce que vous aviez laissé et dont le souvenir sacré continuerait tout au long de votre vie de vous hanter,

Quand, à genoux, avec le Christ au Golgotha, vous vous êtes écriés : « Père, Père, pourquoi m'as-tu abandonné »,

Quand, aux côtés des Héros de Koufra, de Bir-Hakeim, de Provence et de Normandie, de Monte Cassino, de Paris, de Strasbourg, de Berlin, qui menant glorieusement dans l'honneur, le combat de la Libération, firent qu'un jour l'Allemand se rendit devant la France aussi,

Quand, à leurs côtés, mais bien au-delà d'eux-mêmes, vous avez mené désespérément dans la honte, l'éternel combat de l'homme contre l'avilissement de l'humanité,

Quand, holocauste en tenue rayée, sur l'autel des sacrifiés avec Jésus recrucifié, les démissions, les abandons, les trahisons, vous aviez tout racheté, vous, les Déportés morts au camp, ou rescapés de l'enfer,

Je le proclame ici, devant Dieu et les hommes, afin que jamais nos enfants, ni les enfants de nos enfants ne puissent l'oublier, quand tout était perdu, c'est vous, c'est bien vous, qui avez sauvé l'âme de la France.



Arrivée des blocs de granit de Flossenbürg



Le Ministre se recueille



ALLOCUTION DE HENRI LEROGNON AU CIMETIÈRE DU PÈRE LACHAISE

Messieurs les Ministres,
Monsieur le Président du Conseil Économique et Social et Cher Camarade,
Messieurs les Maires,
Monsieur le Préfet,
Monsieur le Gouverneur Militaire de Paris,
Messieurs les Représentants des Autorités Civiles et Militaires,
Messieurs les Présidents, Chers Camarades, Mesdames, Messieurs,

Aujourd'hui sont présents autour de ce monument quelques-uns des rescapés, les rares témoins de ce que fût le camp de concentration de Flossenbürg, les familles des camarades qui ne sont pas revenus, et, les accompagnant dans cette cérémonie du souvenir, les représentants d'autres Associations de Déportés, des camarades de déportation belges, un représentant de l'Ambassade des États-Unis, sa présence rappelant que la 3^e Armée US a délivré le camp, ainsi qu'une délégation du Conseil Municipal de Flossenbürg.

Le nombre des rescapés du camp diminue inexorablement et, même si les familles des disparus maintiennent chaque année présent le souvenir de ce camp en allant en pèlerinage se recueillir à Flossenbürg et dans les principaux kommandos, il était devenu nécessaire qu'en soit perpétué le souvenir par l'érection d'une stèle que nous avons voulu simple mais pleine de signification.

Dans quelques semaines, l'automne recouvrira d'un manteau de feuilles mortes toutes ces tombes, mais cette stèle se dressera là et portera témoignage.

Flossenbürg, petit village du Haut-Palatinat bavarois, situé à quelques kilomètres de la frontière Sudète, au sommet d'une vallée forestière dominée, à 750 m d'altitude, par les ruines d'un château médiéval. Avant 1938, dans ce cadre romantique, les seules activités locales étaient constituées par la polyculture et la forêt, un peu de tourisme et l'exploitation naissante d'une carrière de granit dont l'existence fut déterminante dans la destinée de cette localité ; quelques années plus tard son nom devient synonyme de « mort ».

En effet, à proximité du village est implanté, à partir de 1938, un camp de concentration de sinistre renommée, exploitant en premier lieu la carrière et fournissant ultérieurement une main-d'œuvre peu coûteuse et discrète aux usines Messerschmidt proches pour la fabrication des ME 109 et ME 162 à réaction. Autour de ce camp une nébuleuse de 90 kommandos situés, pour l'essentiel, en Tchécoslovaquie et dans la future R.D.A. dont 2 particulièrement meurtriers : Hersbrück et Litomerice où étaient creusées des usines souterraines de V1 et V2.

Au total, fin 1944, présents dans ce camp et les kommandos, 50 000 déportés.

A la date de mars 1945, 90 000 personnes, dont environ 7 000 Français avaient transité par le camp.

74 000 morts seront recensés dont 4 800 Français, l'essentiel des décès se situant entre avril 1944 et avril 1945.

A cette même date, le camp central, prévu pour 4 000 personnes, en contenait 16 000 ; épidémie de typhus, mauvais traitements, promiscuité étaient responsables de plus de 4 000 morts de janvier à avril 1945 – on observait, en février, jusqu'à 300 décès par jour.

Au moment de l'avance alliée, la seule évacuation du camp central de 16 000 déportés aura entraîné la mort de 7 000 personnes, assassinées ou achevées sur la route de Cham.

Mais Flossenbürg fut aussi un lieu d'emprisonnement et d'exécution par balles ou pendaison (jusqu'à 90 personnes par jour). C'est là que furent jugés et pendus l'Amiral Canaris et des personnalités du complot du 20 juillet 1944.

Enfin, y furent détenus des personnalités comme le Chancelier Schuschnigg et sa famille, le Docteur Schacht, des Généraux Allemands, les princes Philippe de Hesse et Albert de Bavière ; la famille royale de Belgique séjournera dans un château proche dépendant du camp.

Rappelons aussi que plusieurs Généraux Français, dont le Général Delestraint ainsi que Boulloche, le futur Ministre, furent déportés à Flossenbürg et que le poète Desnos, y mourut en mai 1945, lors de l'évacuation du kommando de Floha.

Le camp sera libéré le 23 avril 1945 par l'Armée Patton.

En bref, peu connu du public parce que l'un des derniers à être libéré, Flossenbürg aura sans doute été, en pourcentage, le camp le plus meurtrier de tout l'univers concentrationnaire, si l'on excepte les camps de mise en œuvre de la solution finale, je veux dire Auschwitz et Treblinka.

Ceci c'est l'histoire, une histoire que les déportés vécurent douloureusement dans leur chair et dans leur âme ; réduits par les mauvais traitements, les maladies et le travail à l'état de sous-hommes, encadrés par des criminels de droit commun ou des fous qui prenaient un plaisir sadique à les humilier, puis à les faire disparaître.

A la Crypte de l'Île de la Cité

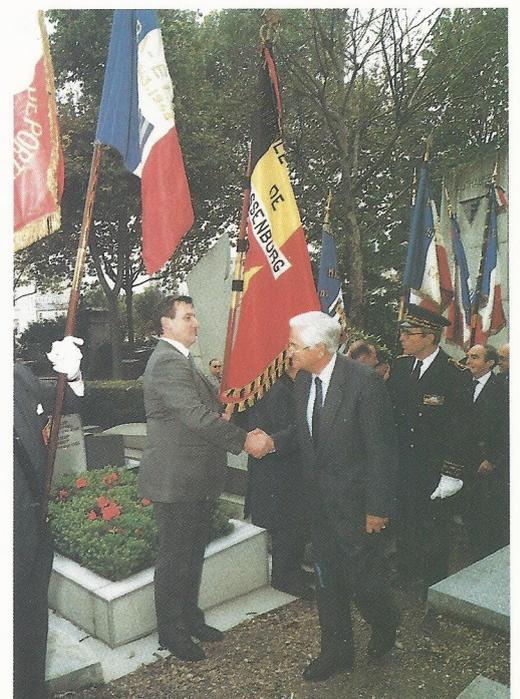


L'urne contenant des cendres du four crématoire



A l'Arc de Triomphe

Les autorités saluent les porte-drapeau



Suite de l'allocution de Henri LEROGNON

Nombre de déportés, dans cette guerre, avaient choisi délibérément la Résistance ; combattants de l'ombre, ils devenaient des ombres, dans cet univers de nuit et de brouillard voulu par Hitler, broyés par cette machine de la mort lente où tout était étudié pour avilir et faire mourir : appels interminables, douches dans le froid de la nuit, typhus, dysenterie, travail accablant.

Du débarquement, des marches victorieuses, de la victoire finale, ils n'auront droit qu'aux échos, aux bourdonnements de nouvelles souvent fausses, au désespoir qui suivit l'offensive de von Rundstedt et l'arrêt de l'avance alliée, enfin à l'extermination finale décidée par Himmler pour effacer les traces de ses forfaits.

Et, cependant, sur cet humus « humain », dans les épouvantables conditions de vie où l'homme était réduit à un matricule, où régnait la haine, que de gestes, que d'actes, que de marques d'amour ont fleuri, dont le souvenir a, pour l'essentiel, disparu dans les flammes du crématoire et que Dieu seul connaît.

Dans cet univers sans espoir, que d'actes de foi...

Puis-je citer les séminaristes Marc Hervé, Claude Hartweg, que j'ai connu à Flossenbürg, au rayonnement serein, au regard si lumineux, rappeler le martyr de l'Abbé Poutrain, l'Abbé Gabriel Gay à Hradisko, ce dernier payant de sa vie les derniers secours qu'il apportait à nos camarades assassinés, le séminariste Marcel Callo récemment béatifié, les jocistes Camille Millet, Henri Marrannes, André Vallée, Marcel Cartier en cours de béatification.

Mais, puisque l'occasion m'en est donnée, je souhaiterais aussi rendre un hommage particulier aux médecins français, dont certains sont parmi nous aujourd'hui, qui furent affectés à l'infirmerie des camps, à Flossenbürg en particulier : leur compétence, leur humanité, leur courage furent appréciés de tous ; combien de Français leur doivent, et j'en suis, d'avoir pu durer jusqu'à la Libération. Qu'ils trouvent dans ces mots trop courts l'hommage qui leur est dû et notre affectueuse reconnaissance.

Dans quelques minutes, nous allons inaugurer cette stèle ; au sommet un triangle rouge : il rappelle ce triangle d'étoffe rouge dont la couleur était spécifique des Déportés politiques et la lettre celle de la nationalité : F pour les Français ; à côté figurait le matricule, seule marque d'identification.

Le granit a été extrait de la carrière de Flossenbürg, où tant des nôtres sont morts. Au milieu de cette pierre, une alvéole où sera disposée, tout à l'heure, une urne contenant des cendres recueillies au four crématoire du camp. Elle sera close par une plaque indiquant l'implantation géographique du camp central.

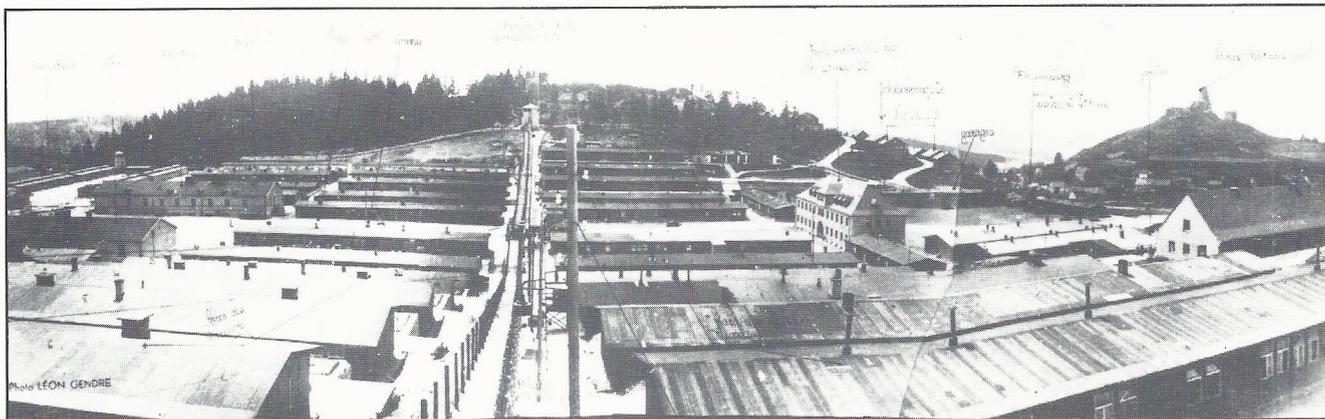
Enfin, la ligne brisée gravée sur le bas du monument veut rappeler le sinistre escalier qu'il fallait gravir, deux fois par jour, pour accéder aux « baraques » construites à flanc de montagne et dont la silhouette reste inscrite dans la mémoire des Déportés.

Je me dois, maintenant, de préciser que cette stèle a été réalisée dans les ateliers de la carrière de Flossenbürg, grâce à la générosité de la Municipalité du village ; geste plein de symboles et chargé d'espoirs pour l'avenir.

Cette stèle est donc un témoignage, c'est aussi l'expression durable du souvenir que notre Association veut ainsi perpétuer. C'est enfin un hommage rendu à tous nos camarades morts, sacrifiés là-bas. Ils font partie de ces quelques-uns qui, paraphrasant de Gaulle, ont contribué au salut de tous et sont ainsi devenus le ciment de la nation.

Aujourd'hui, si tant est que l'existence d'une nation soit un plébiscite de chaque jour, nous voulons rappeler qu'elle ne peut durer que par la solidarité voulue et exprimée entre les vivants et les morts, solidarité symbolisée ce jour par l'érection de ce monument.

Et, pour ceux que le rappel de la déportation pourrait lasser, je voudrais citer cette phrase : « Il n'y a d'autres recours pour nous préserver d'une inévitable répétition de l'Histoire que l'Histoire elle-même. »



Vue du camp de Flossenbürg

Allocution prononcée par Monsieur Jean MATTEOLI

Flossenbürg : un village de la Haute-Bavière adossé aux premiers contreforts des monts de Bohême, tout près de la frontière tchécoslovaque. Nous sommes en 1937, Flossenbürg n'est encore que le nom d'un petit bourg paisible et silencieux à l'orée duquel pour quelques mois encore, à travers un rideau de sapins, passe la frontière.

En 1938, il y a 50 ans, les temps sont venus, avec les chemises brunes. Il n'y a plus à Flossenbürg qu'un décor de cauchemar, dans les hurlements et les cris de souffrance. A coups de cravache, des hommes décharnés abattent les arbres, dressent les miradors, tendent les barbelés, montent les baraques, édifient le crématoire. Ce sont des détenus allemands. Flossenbürg n'est plus que le nom sinistre d'un nouveau camp.

Un détenu, dans un poème, a décrit ainsi ces endroits maudits que les nazis allaient marquer pour l'Histoire. « Nul oiseau ne chante. Dans la forêt morte le brouillard file, le froid en nous ruisselle. La nuit est aveugle. Le jour est gris. Où donc un enfant ? Où donc une femme ? ».

Il s'agit bien de l'Histoire. De l'Histoire de l'Europe, celle que personne ne peut nier, car nos souvenirs, nos témoignages sont là, présents, obstinément présents. Dès le lendemain de l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler et de ses phalanges fanatiques, l'univers nazi s'est mis en place et, dans cet univers, la place de Flossenbürg est déjà inscrite.

Un par un, se créent les camps : février 1933, quelques jours après la prise de pouvoir, Oranienburg. Immédiatement après, non loin de Munich, Dachau. En 1936, Sachsenhausen. En 1937, Buchenwald. En 1938, Mauthausen en Autriche, et Flossenbürg.

1939. La seconde guerre mondiale. Le réseau des camps qui recouvre l'Allemagne va s'étendre aux pays annexés, occupés, comme les bras d'une pieuvre. Le camp de Ravensbrück, destiné aux femmes, s'ouvre en même temps que le Stutthof en Prusse orientale. Puis c'est Neuengamme, près de Hambourg, Auschwitz, en Pologne, le Struthof en Alsace.

Surgissent dès lors, les usines de la mort : Birkenau, Maidanek, Treblinka, Bergen-Belsen près de Celle. La liste s'allonge sans cesse. L'hystérie et la planification se conjuguent pour le grand massacre.

Le système a été minutieusement mis au point : anéantir chez les ennemis du 3^e Reich le corps et l'âme.

Car à la vérité, ce n'était pas notre vie seulement qui était en cause. Nous étions des combattants et c'est pour en donner le témoignage que je porte aujourd'hui une cravate aux couleurs des Forces Françaises Libres.

Mais nous n'étions pas des combattants comme les autres.

Certes, nous aurions aimé, nous aussi pouvoir nous battre au grand jour, en uniforme et sous les plis de notre drapeau ; mais nous étions des combattants de l'ombre, espions ou francs-tireurs suivant les définitions classiques et nous avions par avance accepté notre destin, une captivité dont nous ne savions ce qu'elle serait, au pire le peloton d'exécution.

Nous n'avions cependant pas imaginé que la machine nazie chercherait tout d'abord à nous avilir, à nous humilier, à nous atteindre dans notre dignité d'hommes et de femmes.

Souvenons-nous, mes camarades :

des conditions dans lesquelles se déroulèrent nos interrogatoires dans les locaux de la Gestapo. Des transports, vers des destinations inconnues, dans des wagons de marchandises où nous étions comprimés les uns contre les autres au point que, durant des jours et des nuits, nous ne pouvions ni nous coucher ni même nous asseoir,

où nous mourions de faim, où nous mourions de soif, où il ne nous était pas possible de satisfaire nos besoins les plus élémentaires.

Souvenons-nous :

de notre arrivée dans les camps de concentration où, sous des prétextes d'hygiène, on nous obligeait aux visites les plus humiliantes, aux postures les plus grotesques ;

scènes qui devaient se renouveler périodiquement, en public, le dimanche après-midi, où nous devions nous soumettre aux mêmes examens, qui que nous fussions, hommes ou femmes ou jeunes filles, jeunes ou vieux, ouvriers ou étudiants ou paysans, prêtres ou évêques, avocats ou notaires, officiers ou généraux...

tous dans les mêmes situations, avec les mêmes gestes, que nous n'avons jamais osé décrire même à nos proches les plus intimes.

Souvenons-nous :

de ces charges écrasantes, de ces ferrailles, de ces poutrelles, de ces rails, de ces machines qu'affamés, squelettiques, nous devions porter à deux alors que des hommes valides eussent eu de la peine à les soulever à quatre.

Souvenons-nous, mes camarades de Flossenbürg, de Dachau, du Struthof, de Mauthausen, de ces pierres qui broyaient les épaules ou arrachaient les bras tandis qu'on gravissait des escaliers interminables qui ne conduisaient nulle part.

Suite de l'allocution de Jean MATTEOLI

Souvenons-nous :

des appels qui duraient des heures et des heures, de nos camarades qui s'effondraient, tués par l'épuisement et que nous devions soulever et soutenir debout, car les morts eux-mêmes devaient être présents, debout, jusqu'à la fin des appels.

Souvenons-nous :

de ces punitions infligées devant le camp réuni au retour du travail « fünf und zwanzig oder fünfzig auf dem Arsch », dont nos camarades suppliciés devaient compter les coups à haute voix, hurlant de douleur, jusqu'à ce qu'ils s'évanouissent ou qu'ils meurent sur le chevalet.

Souvenons-nous de ces pendaisons.

Ceux qui étaient promis à la corde étaient, dès le petit matin, debout, près de la porte du camp, avant que sortent les kommandos. Ils demeuraient là, immobiles, jusqu'au retour du soir où ils étaient conduits à la potence, précédés par un orchestre ridiculement accoutré.

Sous la férule de la S.S. la haute main est donnée à ce que l'on appelle « les verts » : criminels de toutes espèces, associaux qui, à de rares exceptions près, vont faire régner, en spécialistes, la terreur et la mort. Ce sont les acteurs nés de la violence et de la déshumanisation. Par eux, les S.S. vont entreprendre de contaminer leurs véritables adversaires, les politiques.

Ils ne seront pas loin d'y parvenir en bien des endroits. A Flossenbürg, jusqu'à la fin, le camp obéira à ce schéma : les « verts » resteront au pouvoir et les politiques seront jusqu'à la libération contraints de composer.

Les dirigeants nazis ont vu grand, mais leurs ennemis se multiplient, semblent innombrables, opposants, résistants, ennemis de la « race des seigneurs » – et au premier rang, les Juifs, les millions de Juifs et les Tziganes. A côté des camps poussent des kommandos, des centaines de kommandos meurtriers qui prolifèrent comme un tissu cancéreux.

Mais la mort ne va jamais assez vite ; épuisement, exécutions de masse, la technologie vient au secours de l'assassin. Les chambres à gaz travaillent à plein rendement. En vain : les nazis semblent jouer une version macabre de l'apprenti sorcier. Les camps débordent, sans cesse davantage, de prisonniers. A la veille de la guerre ils étaient 25 000. En août 1944, alors que la puissance allemande craque de partout, ils sont 525 000 : le double du chiffre d'août 1943, selon les statistiques mêmes de l'organisation S.S., en janvier 1945, 714 000 détenus dont plus de 200 000 femmes, toujours d'après les S.S.

C'est cette énorme masse de détenus qui sont autant de témoins que les chefs nazis voudraient exterminer avant de capituler. Des milliers d'hommes et de femmes sont poussés sur les routes de la débâcle : tristes troupeaux absurdes qui au fil des kilomètres laissent dans les fossés leurs morts par centaines. Flossenbürg connaîtra le 20 avril 1945 ces marches de la démence nazie, qui n'allaient nulle part, et le 23 avril, lorsqu'arriveront les premiers soldats américains, ils ne trouveront que 1 526 détenus, des malades pour la plupart. La libération, pour des milliers d'entre nous, fut le désespoir et la mort.

Un de nos camarades de Flossenbürg vous a parlé de ce que fût ce camp, ce que fût pour les Français le calvaire de Flossenbürg où sont morts, officiellement, quelque 4 800 déportés français.

Cinquante ans après, nous inaugurons ce monument à leur mémoire mais, plus que la pierre, que le symbole, c'est nous-mêmes, en témoignage, que nous apportons aujourd'hui. Pour nos camarades disparus, nous attestons de notre volonté de lutter contre l'oubli.



A LA CARRIÈRE
dessin de René CASTEL

Allocution de Monsieur André MÉRIC, secrétaire d'État chargé des Anciens Combattants et des Victimes de Guerre.

Ce n'est pas sans émotion que je suis aujourd'hui parmi vous au Cimetière du Père Lachaise, comme si, par l'inauguration de ce monument du souvenir, l'on donnait, tant d'années après, une sépulture à celles et à ceux qui n'en ont pas eue.

Je dois vous faire l'aveu devant vous qui avez connu l'enfer, que j'ai le sentiment que les mots, si sincères qu'ils soient, que je prononce, sont de peu de poids.

Je me suis laissé dire que vous-mêmes, dans votre conscience et dans votre expression, vivez ce conflit entre le vécu et le dit, entre le concret et l'abstrait. Les mots qui désignent enlèvent toujours un peu de la réalité des choses et de l'horreur qu'elles portaient en elles. La faim, le froid, le travail forcé, les tortures, les noces quotidiennes avec la mort, comment les faire comprendre, les faire partager pour que le souvenir et la mémoire ne se perdent pas...

...C'est par notre force de caractère comme par la force de nos convictions que nous pourrions lutter contre les nostalgiques atterrés du culte de la force, du nazisme et du racisme.

C'est par la force de nos convictions et de notre témoignage que nous pourrions balayer les arguties malhonnêtes des négateurs et des malversateurs de l'Histoire.

Cela est d'autant plus nécessaire que les survivants des camps de concentration et leurs familles sont les derniers témoins et qu'il nous faut en quelque sorte préparer la relève.

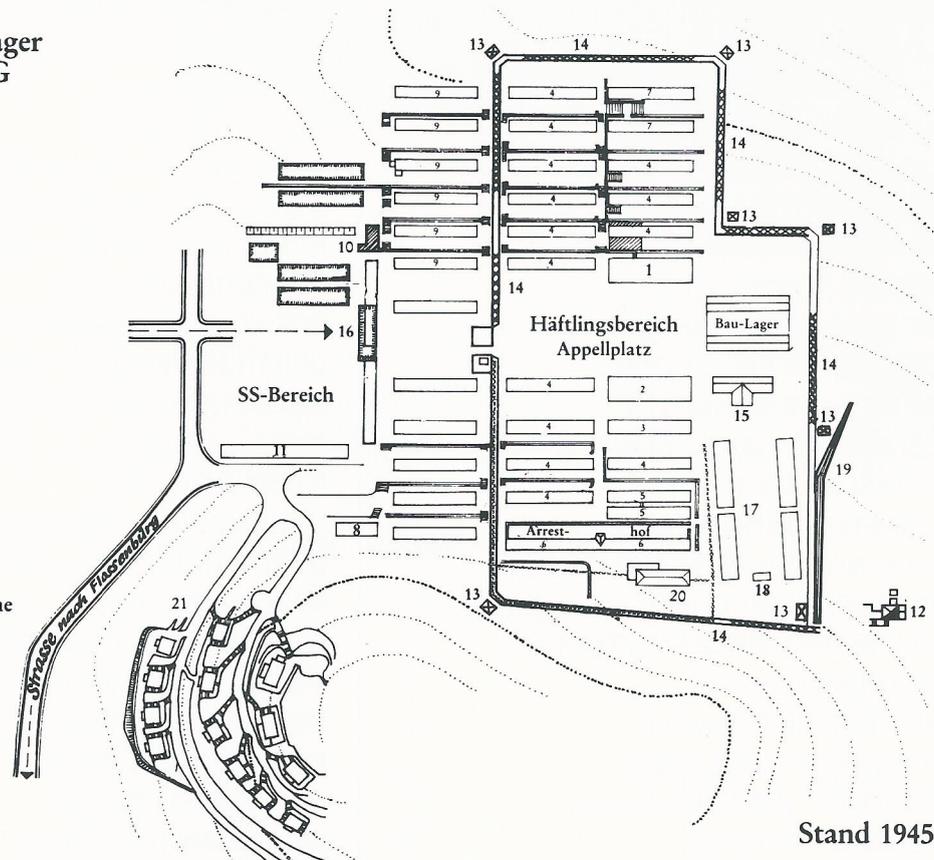
Je suis sûr que les initiatives prises par le monde de la déportation vont dans le bon sens. Il en est ainsi, pour ne citer que celle-là du Concours National de la Résistance et de la Déportation...

...J'arrêterai là cette réflexion à haute voix pour ajouter simplement que les massacres des innocents, l'injustice de la mort et la misère des hommes et des femmes dans les camps, fait mal. Mais j'ajouterai aussi toute mon admiration et mon estime pour celles et ceux qui ont trouvé dans leur foi ou dans leurs convictions l'énergie de sauvegarder leur dignité et d'atteindre ainsi une grandeur qui nous réconcilie avec l'homme et nous donne espérance dans l'avenir.

Konzentrationslager FLOSSENBÜRG

Erklärungen:

- 1 Häftlingsküche
- 2 Wäscherei
- 3 Wäschelager
- 4 Häftlingsbaracken
- 5 Häftlingsrevier
- 6 Arrestbau
- 7 Werkstätten
- 8 Schlosserei
- 9 SS-Unterkünfte
- 10 Kartoffelkeller
- 11 Garagen
- 12 Krematorium
- 13 Wachttürme
- 14 elektrisches Hindernis
- 15 Entlausungsanstalt
- 16 Kommandantur
- 17 Lager für sowjetische Kriegsgefangene
- 18 Abortbaracke
- 19 Geländewall
- 20 Sonderbau (Bordell)
- 21 SS-Offizierssiedlung



Stand 1945

Plan du Camp en 1945

KOMMANDOS DU CAMP DE CONCENTRATION DE FLOSSENBÜRG

ALTENHAMMER

(NEUSTADT a.d. WALDNAAB) (Bavière)
ANSBACH (Bavière)
AUE (Saxe)
BAYREUTH (Bavière)
BRÜX (MOST/Tch.)
CHEMNITZ (Saxe)
DRESDE (Saxe) (nombreux kommandos)
EICHSTÄTT (Bavière)
EISENBERG (JEZERI/Tch.)
FALKENAU (FALKNOV/Tch.)
FLÖHA (Saxe)
FREIBERG (Saxe)
GANACKER (Bavière)
GIEBELSTADT (Bavière)
GRAFENREUTH (Haut-Palatinat)
GRASLITZ (KRASLICE/Tch.)
GRÖDITZ (Grossenhain/Saxe)
GÜNDELSDORF (Bavière)
HAINICHEN (Döbeln/Saxe)
HEIDENAU (Saxe)
HELMBRECHTS (Bavière)
HERSBRÜCK (Bavière)
HERTINE (RTYNE/Tch.)
HOF-MOSCHENDORF (Bavière)
HOHENSTEIN-ERNSTTHAL
HOHENTHAN (Bavière)
HOLLEISCHEN (HOLYSOV/Tch.)
HRADISCHKO (HRADISKO/Tch.)
JANOWITZ (JANOWICE/Tch.)
JOHANNGEORGENSTADT (Saxe)
JUNGFERN-BRESCHAN
(PANENSKE-BREZANY/Tch.)
KIRCHHAM (Bavière)
KNELLENDORF (Bavière)
KÖNIGSTEIN/ELBE (Saxe)
KRONDORF (KAADEN/Tch.)
KSCHEPENITZ (Tch.)
LEITMERITZ (LITOMERICE/Tch.)
(3 kommandos)

LENGENFELD (Bavière)
LOBOSITZ (LOVOSICE/Tch.)
MEHLTHEUER (Saxe)
MEISSEN (Saxe)
MITTWEIDA (Saxe)
MOCKETHAL-ZATZSCHKE (Saxe)
MÜLSEN-ST MICHELN (Saxe)
NEU-ROHLAU (NOVA ROLE/Tch.)
NÜREMBERG (Bavière) (3 kommandos)
OBERTRAUBLING (Bavière)
OEDERAN (Saxe)
PLATTLING (Bavière)
PLAUE (Saxe) (3 kommandos)
PORSCHDORF (Saxe)
POSCHETZAU (BOZICANY/Tch.)
POTTENSTEIN (Bavière) (2 kommandos)
RABENSTEIN (RABSTEJN/Tch.)
REGENSBURG (RATISBONNE) (Bavière)
REUTH (Bavière)
ROCHLITZ (Saxe)
SAAL a.d. DONAU (Bavière)
SCHLACKENWERTH (OSTROV/Tch.)
SCHLOSS NEUHIRSCHSTEIN (Saxe)
SCHÖNHEIDE (Saxe)
SEESTADTL (ERVENICE/Tch.)
SEIFHENNERSDORF (Saxe)
SIEGMAR-SCHÖNAU (Saxe)
SORAU (Saxe)
STEIN-SCHÖNAU
(KAMENICKY-SENOV/Tch.)
ST GEORGENTHAL (JIRETIN/Tch.)
STULLN (Bavière)
TEICHWOLFRAMSDORF (Thuringe)
VENUSBERG (Saxe)
WILISCHTHAL (Saxe)
WOLKENBURG (Saxe)
WÜRZBURG (Bavière)
ZSCHACHWITZ (Saxe)
ZSCHOPAÜ (Saxe)
ZWICKAU (Saxe)
ZWODAU (SVATAVA/Tch.)



Les autorités pendant l'allocution d'Henri Lerognon

Il a été tiré 50 exemplaires numérotés de cette plaquette souvenir



ASSOCIATION DE FLOSSENBÜRG ET KOMMANDOS
15, rue de Richelieu, 75001 PARIS - Tél. (1) 42.96.34.22